

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[180_181_Correspondance entre Sarah Austin et François Guizot : 1840-1867](#)[Collection](#)[181_Lettres de François Guizot à Sarah Austin : 1841-1867](#)[Item](#)[Paris, le 30 mars 1851, François Guizot à Sarah Austin](#)

Paris, le 30 mars 1851, François Guizot à Sarah Austin

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Femme \(de lettres\)](#), [Femme \(santé\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Politique \(France\)](#), [Révolution française](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1851-03-30

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote61, AN : 163 MI 42 AP 181 Papiers Guizot Bobine Opérateur 30

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Paris, le 30 mars 1851, François Guizot à Sarah Austin, 1851-03-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7767>

Informations éditoriales

Destinataire Austin, Sarah (1793-1867)

Lieu de destination Weybridge (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 19/02/2025 Dernière modification le 30/04/2025

Paris 30 Mars 1851

Ma chère Mitbriss! Aurin, vous
avez raison de nous gronder, de nous gronder
tous. J'ai grondé à mon tour ma fille. Mais
avons tous tort. Nous aurions dû vous écrire
depuis longtemps. Nous avons bien souvent pensé
à vous, parlé de vous. Il falloit vous écrire.
L'hiver est une mauvaise saison pour les amis
absents. Je n'ai rien à faire; mon temps est pris
comme si j'avais le monde sur le bras. Les devoirs
tous les indifférents, les rabâchages de conversation,
les plaisirs ennuyeux. Mes filles se portent très bien;
leur grosse marche très régulièrement; mais on
leur entend toute fatigue; elle sortent peu, elles
écrivent peu. Pardonnez nous à tous. La veille
même du jour où j'ai reçu votre lettre, j'écrivais
à votre neveu Henri, et je m'étonnais de ne pas
vous écrire à vous. Vous êtes une amie parfaite.
Vous m'avez écrit, malgré mon silence. J'ai
eu le cœur serré en apprenant vos inquiétudes
pour Lady Gordon. Dieu soit loué! vous êtes
parfaitement rassurée. Comme on peut être
rassuré dans ce monde et quand on a un
peu longtemps vécu. Je partage tout à fait ce

Sentiment d'insécurité permanente dont vous me
parlez. Sans cesse, en regardant mes enfants, et au
moment où je joins le plus de tous airs de santé
à de fesse, un frisson terrible me traverse le
cœur. Il faut vivre avec ce frisson, et ne pas
permettre qu'il détruise en vous toute joie.

J'espère que vous ne me punirez pas et que
vous me donnerez promptement des nouvelles de
l'entier rétablissement de Lady Gordon. Offrez-lui,
je vous prie, à elle et à Sir Alexander, mes
plus affectueuses félicitations. Je vous assure
que, même quand je ne leur écris pas, j'ai ma
tendrement mes souvenirs et mes amis de Londres,
et vous au premier rang parmi eux.

Que vous disai-je ici ? Rien qui me plaise,
ni qui puisse vous plaire. Dites, de ma part,
à votre neveu Henri de vous montrer la lettre
que je lui ai écrite il y a quelques jours. Elle
vous mettra au courant de notre situation.
Tranquille, mais mauvaise, très mauvaise
situation. Nous sommes dans un régime provisoire
qui ne peut ni durer, ni finir. Et pendant
le régime provisoire, le mal fait plus de
progrès, au fond de la société, que nous ne
empêchons l'ordre maintenu à la surface. Le
doute et la lassitude, l'esprit et de cœur,

reviennent de plus en plus.
pays n'est pas mort
Sud. Mais il lui faut
relève. Plus je vis,
ne remède à force de

Je suis triste et
Je suis décidé à ne
car, si je l'étais, je
Et le seul pays
vous avez gardé des
immobiles. Vous avez
avez admis le libre
Il y a beaucoup de
le bien qui domine
la société. Au nom
ancienne voie ; mais
loin que vous vous
jeter hors de vous
notre crime depuis
de vouloir refaire
prouver Dieu au pro
en somme, bien de
honteux dans notre
nous venons, avec
plus légitime desir
de finir, car je de

Devient de plus en plus le sentiment général. Mon
pays n'est pas mort, ni déraisonnablement fou; j'en suis
sûr. Mais il lui faudra bien du temps pour se
relancer. Plus je vis, plus j'admire l'acte; non mala,
non remedia ferre possunt.

Je suis triste aussi pour vous. Mais pas inquiet.
Je suis décidé à ne pas être inquiet sur l'Angleterre
car, si je l'étais, je déprimerai le monde. Vous
êtes le seul pays qui ait résolu le grand problème;
vous avez gardé des points fixes sans rester
immobiles. Vous aimez le passé et l'avenir. Vous
avez admis le libre examen sans perdre la foi.
Il y a beaucoup de mal parmi vous, mais c'est
le bien qui domine. Dans la même mesure
la société. Au nom de Dieu, restez dans votre
ancienne voie; marchez y aussi vite et aussi
loin que vous voudrez; mais ne vous laissez pas
jeter hors de vos raïls. C'est notre folie et
notre crime depuis 1789. Nous avons eu l'insolence
de vouloir refaire toute chose, nous-mêmes, de
l'être Dieu au premier jour de la création. Nous
en sommes bien punis. Et ce qui y a de plus
honteux dans notre position, c'est qu'aujourd'hui
nous venons, avec une légèreté déplorable; nos
plus légitimes desirs et nos plus belles espérances.
Je finis, car je disais trop de mal de mon pays.

et de mon cœur. Et je viens vous redire en
finissant que je ne désespère pas. J'espère voir
quelques symptômes de convalescence.

Adieu, ma chère Mistress Austin. Mes
amitiés, je vous prie, à M.^r Austin. J'espère
qu'il n'a pas tout à fait renoncé à la nouvelle
édition de son livre. Parlez-moi de Monsieur
votre frère de Kennington, et de celui de Joux,
et de toute votre famille. Et rappelez-moi
à leur bon souvenir. Je crains d'apprendre
ce jour-ci la mort de cette excellente Lady
Lansdowne. Ce sera un chagrin pour vous.
Adieu donc. Encore une fois, écrivez-moi quand
même. Guillaume va bien. Il a beaucoup
travaillé et beaucoup dansé ces jours. Il en
était un peu fatigué. Il se repose.

Je suis à vous de tout mon cœur
Guizot

P.S. Je vous enverrai, dans peu de jours,
un volume d'Etudes biographiques sur notre
Révolution, Ludlow, Lilburne, Rattin, Mistress
Hutchinson, Fairfax. Vous trouverez là des
figures que vous aimez mieux que celle de M^r H.